NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

60 Nº 9 1933

Les directeurs spirituels de Démétriade. Episode de la lutte anti-pélagienne

M. GONSETTE

p. 783 - 801

https://www.nrt.be/es/articulos/les-directeurs-spirituels-de-demetriade-episode-de-la-lutte-anti-pelagienne-3469

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Les directeurs spirituels de Démétriade

ÉPISODE DE LA LUTTE ANTI-PÉLAGIENNE

Les dernières années du quatrième siècle et les débuts du cinquième marquent la fin d'un monde; ils sonnent le glas de la puissance romaine. Une partie de la grande aristocratie sénatoriale, qui brille encore sous l'empire et qui bientôt devra s'humilier ou fuir devant le barbare, jette un éclat nouveau grâce au catholicisme. On voit des femmes du grand monde donner d'émouvants exemples de renoncement, où se révèlent les qualités antiques de la race.

C'est sainte Mélanie l'ancienne (1), dont la riche demeure s'élevait à Rome sur le Celius; au grand scandale des mondains d'alors, elle gagne l'Orient pour y vivre en ascète. C'est sainte Mélanie la jeune (2), sa petite-fille, qui s'éprend à son tour de la pauvreté du Christ; de concert avec Pinien son époux, elle vend l'un après l'autre ses vastes domaines, après quoi tous deux viennent à Jérusalem s'inscrire au nombre des indigents. C'est l'illustre Paula et sa fille Eustochium, qui fondent un couvent à Bethléem. C'est le pieux groupe de l'Aventin, Asella, Marcella, Laeta, qui deviendront les célèbres correspondantes de saint Jérôme (3). La propagande du grand promoteur de la vie ascétique rencontre un tel succès dans les milieux aristocratiques de Rome, qu'elle excite bientôt les plus vives jalousies du parti mondain et Jérôme se voit contraint de quitter la ville.

En 410, Rome qui, depuis les temps lointains des vieux Gaulois n'avait plus vu l'envahisseur, est mise à sac par les Goths d'Alaric. A leur approche, nombre de familles passent la

(1) Voir GOYAU, *Sainte Mélanie la Jeune*, Paris, Collection *Les Saints*, 1912, p. 6; étude de la *Vita* dans D'ALÈS, *Analecta Bollandiana*, t. XXV, 1906, p. 401-450; résumé dans BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, Fribourg, 1924, t. IV, p. 159-160.

(2) ID., *ibid.*, p. 130-142.

(3) CAVALLERA, *Saint Jérôme, sa vie et son œuvre*, Louvain et Paris, 1922, dans le *Spicilegium Sacrum Lovaniense*, t. I, p. 113-120.

mer et gagnent l'Afrique où elles possédaient des terres (1). C'est ainsi qu'on vit débarquer à Carthage une des plus illustres familles chrétiennes de Rome, les Probi, de l'«inclita gens» des Anicii; Anicia Proba, la veuve du grand Probus, les conduisait; elle était accompagnée de sa belle-fille Juliana et de Démétriade, sa petite-fille.

Or, vers l'an 413, on apprit que Démétriade, la toute jeune patricienne, disait adieu au monde et recevait de l'évêque de Carthage, Aurèle, le voile sacré des vierges. Tous les contemporains sont d'accord pour dire que cet événement fit grand bruit dans les communautés chrétiennes. « La joie qui suivit cet événement, s'écrie saint Jérôme, je renonce à la décrire. L'éloquence même de Cicéron et de Démosthène n'y pourrait suffire. A cette nouvelle, l'Italie quitta ses vêtements de deuil et toutes les églises d'Afrique exultèrent d'allégresse (2). »

Démétriade, il est vrai, était une petite personne qui ne manquait pas d'importance; ses richesses autant que sa naissance la mettaient au tout premier rang, dans cette société élégante et raffinée qui forme la dernière génération de l'empire. La place de sa famille dans le monde catholique d'alors lui valut comme correspondants les plus beaux noms de la littérature patristique de cette époque : saint Jérôme, saint Augustin, le Pape Innocent, sans parler du célèbre Pélage qui vient en augmenter la liste.

Considérant en effet que sa fille était encore fort jeune, sa mère Juliana se mit en devoir de lui chercher des mentors spirituels. Elle s'adressa entre autres au célèbre solitaire de Bethléem et au moine Pélage. La littérature qui s'ensuivit est

(1) Sur la prise de Rome par Alaric, on peut voir LAVISSE ET RAMBAUD, *Histoire générale*, Paris, 1893, t. I, *Les origines*, p. 64-65, ou la *Cambridge mediaeval History*, t. I, Cambridge, p. 273. Rufin, qui se réfugie avant le siège, en 409, d'abord à Terracine près de sainte Mélanie l'Ancienne, puis à Messine en Sicile, avec beaucoup d'autres familles romaines, dramatise un peu l'événement (*Prologus latinae versionis homiliarum Origenis in librum Numerorum*, P. G., XII, 585). Ce que fait aussi Jérôme dans son commentaire d'Ézéchiel (*Prologus Commentarii in Ezechielem*, PL, XXV, 15-16) et dans sa lettre 130 qui reviendra plus loin (*Epist.* 130, Chap. 7; PL, XXII, 1112).

(2) *Epist.* 130, chap. 6, PL, XXII, 1110.

intéressante du point de vue de l'histoire de l'ascétisme et du pélagianisme, car elle nous permet de constater de près les procédés de la propagande pélagienne.

Pélage avait longtemps séjourné à Rome; depuis trois ans qu'il l'avait quittée pour l'Afrique et la Palestine, il y avait laissé de nombreux amis et une réputation d'ascète (1). Conviant les âmes à une vie d'austérités, le moine breton avait mis l'accent sur la force du vouloir; comme on l'a fait justement remarquer, on peut voir en lui le représentant d'une tendance beaucoup plus qu'un initiateur; il est probable en effet que pas mal de Romains, chrétiens austères, imbus inconsciemment de l'idée stoïcienne, étaient prédisposés à faire bon accueil à la doctrine qui portera le nom de Pélage.

Flatté d'être sollicité par la famille des Probi, — le ton de sa lettre en fait foi — Pélage écrivit donc un opuscule ascétique à l'adresse de Démétriade (2). Sûr d'être lu par des chrétiens influents, il en profita pour développer à nouveau ses idées sous des dehors orthodoxes. Sa propagande était habile; un de ses premiers écrits, le Commentaire sur les épîtres de saint Paul, dont Cassiodore a donné une édition expurgée, témoignait déjà de ses doctrines erronées (3); mais il se faisait lire sans méfiance grâce à des formules dont la concision voulue dissimulait plus parfaitement la nature du contenu.

Cette prudence cauteleuse jointe à sa réputation de sainteté, dont saint Augustin témoigne lui aussi (4), explique la demande, à première vue étrange, de la mère de Démétriade. Elle explique aussi comment Pélage se faisait fort de prouver son orthodoxie par ses propres ouvrages; accusé d'hérésie, il payera d'audace

(1) Sur Pélage, voir SOUTER, *Pelagius ' Expositions of thirteen Epistles of S. Paul*, dans *Texts and studies*, Cambridge, 1925, t. IX, 1, p. 1 et 2. Voir aussi VACANT, *Dictionnaire de Théologie catholique*, art. « Pélagianisme », t. X, col. 675 à 715.

(2) Cette lettre de Pélage, imprimée sous le nom de saint Augustin et sous celui de saint Jérôme, se trouve deux fois dans Migne, PL, XXXIII, 1099-1120 et XXX, 15-45.

(3) Voir SOUTER, *op. cit.*, t. IX, II, passim.

(4) AUGUSTIN., *De peccatorum meritis*, III, Ch. 1 et 3, PL, XLIV, 185 et 188.

et en appellera auprès du pape Innocent à la lettre à Démétriade. Saint Augustin, nous le verrons, a montré qu'en fait il y avait là une direction de conscience suspecte et dangereuse.

Le traité en question se recommandait d'ailleurs par une tenue littéraire séduisante. Il ne s'agissait pas, comme devait s'y résigner Augustin pour ses pauvres ouailles, de faire des sacrifices au langage incorrect du peuple. Pélage s'adresse à un monde dont la haute culture littéraire ne lui est pas inconnue. Il a dû travailler sa lettre avec grand soin; c'est du bon latin classique, élégant, d'un rythme harmonieux, savamment construit, affectant volontiers la forme de sentences.

Chose curieuse, les autres œuvres de Pélage — fragmentaires pour la plupart — sont d'un style médiocre. Ce qui a pu faire penser que le Breton, dans sa connaissance imparfaite de la langue latine, se serait fait aider pour la composition de sa lettre. C'était l'idée d'Orose qui s'adressait à lui pour l'interpeller en ces termes : « Dans cette lettre fameuse à laquelle tu as mis tous tes soins, si l'une ou l'autre idée manque de convenance, on ne doit pas t'en vouloir; tes parents ne t'ont pas fait instruire et naturellement tu n'as pas beaucoup de goût (1) ».

Mais le bon Orose, qui n'a pas la sérénité d'Augustin dans sa manière de juger, exagère sans nul doute; il reste vrai que Pélage a dépouillé sa simplicité coutumière pour écrire à sa noble correspondante; il s'est ganté pour parler au grand monde! D'autre part, le témoignage d'Augustin enlève tout doute sur la question d'authenticité (2).

Venons-en au contenu de la lettre. L'auteur voudrait nous faire croire à sa modestie, voire à son embarras. Se mêler de donner des conseils à une personne d'un si haut rang serait déplacé; mais c'est une mère pieuse qui le demande, et avec quel empressement! La contenter n'est pas chose aisée; ce n'est pas rien de diriger dans les voies de la perfection une jeune fille qui

(1) OROSE, *De arbitrii libertate*, chap. 29, PL, XXXI, 1198.
(2) AUGUSTIN., *De gratia Christi*, Chap. 37, PL, XLIV, 378.

manifeste de si hautes ambitions spirituelles; la sainteté de sa vie veut être aussi éclatante que sa conversion; distinguée par la naissance, elle prétend rester distinguée dans la vie spirituelle. « Qu'on nous pardonne, dit-il, si, pour orner la nouvelle demeure du Seigneur, nous n'apportons qu'une modeste offrande, selon nos moyens » (Chap. 1).

Il n'en est pas cependant à son premier essai; aussi le voyons-nous déclarer ouvertement sa méthode : « Le ressort le plus efficace dans la vie spirituelle, avance-t-il, est bien la confiance en soi. On éprouve de grands désirs de sainteté, arrivera-t-on jamais à les réaliser ? Question anxieuse que se posent tous les commençants. Oui, un compagnon nous est indispensable sans lequel nous ne pourrions faire un pas dans le chemin de la vertu et ce compagnon c'est l'espérance : Nequaquam enim virtutum viam valemus ingredi, nisi spe ducamur comite » (Chap. 2) « Le plus puissant des stimulants pour une âme, c'est d'apprendre qu'elle peut arriver là où elle tend .»

« Aussi, dès qu'une âme se présente à moi, pour être dirigée dans les voies de Dieu, voici le principe que j'ai coutume de mettre en avant : la nature humaine dispose de ressources de choix, ses richesses sont insoupçonnées. Apprenez donc à les découvrir (Chap. 2). Naturae bonum declarari debet ».

Avant le combat, les généraux adressent à leurs troupes une harangue; la meilleure et la plus efficace est celle qui rappelle au soldat les forces dont il dispose. Démétriade veut lutter pour le Christ; plus hautes sont ses ambitions, plus grand doit être son espoir; il y a *équation* parfaite entre ses forces et l'œuvre à réaliser; aucun sommet ne lui est inaccessible. Que la première pierre de son édifice spirituel soit la connaissance de ses forces : « Ut vires suas virgo agnoscat » (Chap. 2).

Donc, avant tout, se faire une haute idée de la nature. Ce principe, qui relègue la grâce au second plan et n'a plus rien de l'humilité chrétienne, nous permet d'entrevoir l'orientation funeste que l'hérésiarque eût pu donner à la spiritualité, si la Providence n'y avait pourvu.

Pélage a soin d'ailleurs d'étayer son idée à grands renforts de

preuves. La nature sortie des mains de Dieu serait-elle mauvaise ? L'Écriture nous rapporte que Dieu se félicite de ses œuvres; que dire de l'homme à qui il a soumis toutes choses ? Si vous comparez l'homme aux êtres inférieurs, ses moyens extérieurs de défense vous sembleront insuffisants; Dieu cependant l'a rendu vainqueur par avance en lui donnant la vigueur intellectuelle jointe à la liberté, qui remet entre ses mains sa propre destinée (Chap. 2).

Sans doute, il est capable de faire le mal; tant mieux, cela même est bon qui nous permet de faire le bien librement et sans nécessité. Il ne faut pas s'en laisser imposer par ces gens qui, ne pouvant corriger leur vie, voudraient corriger leur nature; ce sont des impies et des ignorants. Ne dirait-on pas qu'ils reprochent au Seigneur de les avoir doués de liberté ? (Chap. 3). Ce coup de griffe, donné en passant à ceux qui, comme Augustin, insistaient sur la corruption de la nature, est bien dans la manière de Pélage.

D'ailleurs, continue-t-il, la chasteté, la patience, le mépris du monde sont des vertus naturelles que beaucoup de païens ont pratiquées; comment des hommes si éloignés de Dieu parvenaient-ils à bien vivre ? C'est que la nature est naturellement bonne (Chap. 3) : « Unde autem bona illis nisi de naturae bonis ? »

Et il ajoute : Que dire alors des chrétiens qui ont en plus le secours de la grâce ? (Chap. 3). Accrochons en passant cette allusion rapide à la grâce.

« Qu'on lise, disait Pélage, dans une lettre au pape Innocent (1), qu'on lise notre lettre à Démétriade, et l'on verra bien que, si nous louons la bonté de la nature, nous avons grand soin d'y ajouter toujours le secours de la grâce. »

Pélage en effet ne nie pas effrontément la grâce; ses réticences sont calculées; il en parle en passant comme pour dire : Il est bien entendu qu'outre la nature, il y a encore la grâce — Mais il ne dévoile pas sa pensée fuyante. — Quel est, selon lui, le rôle exact du Christ dans la vie chrétienne ? Dans quel sens vient-il

(1) Passage conservé dans une citation de S. Augustin, *op. cit.*, PL., XLIV, 378.

régénérer la nature ? — Autant de questions qu'il se garde bien de résoudre, ou plutôt qu'il ne soulève même pas. S'il écrit de-ci de-là le mot « gratia », il ne découvre en aucune manière son sens caché, et, nous le verrons, saint Augustin ne manquera pas de le lui faire remarquer.

Mais écoutons la suite de son argumentation. En psychologue avisé, il développe avec complaisance l'argument tiré de la conscience. D'où vient que le péché nous fasse rougir ? D'où vient que, lorsque nous avons mal fait, un bourreau intérieur nous torture ? Et cette joie intime dans laquelle s'épanouit toute action bonne ? Nous saisissons ici sur le fait la rectitude — pourquoi pas la sainteté — de la nature (Chap. 4) : « Naturalis quaedam, ut ita dixerim, sanctitas. » Saint Paul n'ignorait pas cette loi naturelle; il en parle dans l'épître aux Romains.

D'ailleurs ouvrez l'Écriture et constatez que, durant des siècles, les hommes se sont passés de la loi. Est-ce à dire que Dieu ait abandonné sa créature ? Non, il se fiait à la bonté de la nature. Celle-ci était encore dans sa fraîcheur première; peu à peu, une longue habitude du péché émousse la pointe de la raison, la recouvre comme d'une rouille; la loi sera la lime destinée à lui rendre son premier éclat (Chap. 8).

Ce qui se produit pour le genre humain se reproduit pour chaque individu. L'enfant est bon; il acquiert insensiblement des habitudes vicieuses, dont le poids de plus en plus lourd paraît venir de la nature.

Remarquons que Pélage, sans qu'il s'en doute, met en évidence un fait qui doit fatalement se retourner contre lui; la plupart des hommes préfèrent le vice à la vertu; n'y a-t-il pas là un signe de déséquilibre dans la nature elle-même ? Quoi qu'il en soit, le principe de la bonté de la nature mis vigoureusement en relief, l'importance qu'on lui donne, tout cet attirail de preuves en disent plus long peut-être que l'auteur lui-même ne le voudrait.

Son entrée en matière lui paraît un peu longue; il éprouve le besoin de s'excuser : « Ce que nous avons dit jusqu'à présent », avoue-t-il ingénument, « est un peu un hors d'œuvre. Haec quasi in alio opere dicta sint. Mais nous avons cru devoir

le faire pour vous persuader qu'aucune vertu ne dépasse vos forces » (Chap. 8).

Édifiés sur le fervent naturalisme de Pélage, voyons-en les conséquences dans sa direction spirituelle.

A sa jeune dirigée, il donne nettement l'impression qu'elle peut se glorifier à bon droit du degré de vertu auquel elle atteindra. La patricienne, en embrassant une vie austère, n'a rien perdu au change. Vous auriez pu, lui dit-on, rivaliser de luxe et d'opulence avec les autres mondaines, mais, comme les richesses sont à la merci du hasard, la première place aurait pu aisément vous échapper. Maintenant, au contraire, de vous seule dépend votre vertu (1). La vertu se trouve, pourvu qu'on la cherche et le hasard ne peut nous l'enlever (Chap. 10). La noblesse de race, les richesses, mais ce sont là des biens de famille et non des biens personnels : « Tuorum intelliguntur esse non tua ». Quant aux richesses spirituelles, personne si ce n'est vous ne peut vous les donner; c'est de vous seule qu'elles proviennent : « Quae nisi ex te et in te esse non possunt » (Chap. 11).

Après cela, nous étonnerons-nous de voir l'émulation inquiète, nous dirions presque la passion sportive entrer dans la vie spirituelle à coups de « performances » et de « records » ?

Mais le premier adversaire avec qui l'athlète doit se mesurer, c'est le vice. A-t-il pendant longtemps satisfait ses passions, qu'il ne se décourage pas. Qu'il lui suffise, suivant le conseil de Pélage, de changer sa volonté et, peu à peu, la bonne habitude supplantera la mauvaise; les plus corrompus peuvent avec le temps devenir des saints : « Mutata voluntate vivendi, consuetudinem consuetudine exstinguere » (2). Pour se convertir, il suffit donc de le vouloir, de se travailler dans le sens contraire; changer de vie, c'est changer d'habitudes (Chap. 8).

Le rôle capital de la grâce dans la conversion est escamoté; il n'apparaît pas plus dans l'éducation qui, conçue à la manière

(1) C'est la célèbre distinction du stoïcien Epictète, *Manuel*, I, 1.

(2) Voir SOUTER, *op. cit.*, t. IX, II, p. 336. Le mot de saint Paul « Caro enim concupiscit adversus spiritum » reçoit de Pélage ce curieux commentaire : « Carnalis consuetudo adversus spiritale desiderium. »

de Pélage, devient un dressage : « Stylez, ô Démétriade, votre jeune volonté à répéter les mêmes actes; les toutes premières années sont les meilleures pour vous former à la vertu; encore flexible et molle, votre jeune nature accumulera sans peine des réserves de bonnes habitudes. (Chap. 13) »

Toujours dame nature! Le poète païen fait comme Pélage l'éloge de l'habitude :

« Quo semel est imbuta recens servabit odorem.
« Testa diu. (1) »

Mais le parfum de la grâce ? Et son action vivifiante dans l'âme docile des enfants ?

Tandis que, tranquille sur l'heureux résultat de ses efforts, Démétriade va s'exercer de toute manière et réaliser des prouesses, la sainte fierté ne lui est pas défendue; qu'elle prenne garde pourtant à l'orgueil. Son directeur croit s'entendre si bien à démêler la vraie humilité de la fausse ! « Il est très facile, écrit-il, de porter des habits misérables, de saluer les autres jusqu'à terre, de leur baiser les mains, de tenir les yeux baissés, de parler sur un ton adouci, de soupirer fréquemment et de se proclamer pécheur et misérable; mais qu'un mot quelque peu dur vous offense et voilà aussitôt les sourcils qui se froncent, la tête qui se redresse et ce ton de voix délicat qui se change subitement en clameur insensée! » (Chap. 20).

Au reste, ce maître en humilité ne veut point entendre parler de la fragilité de la nature. « Nous faisons les difficiles, nous disons : Nous ne sommes que des hommes! C'est là une excuse facile et c'est accuser Dieu d'une double ignorance; il ne connaîtrait pas la nature, qu'il a faite, et la portée des commandements qu'il promulgue! » (Chap. 16).

Bref, pour qui sait lire, nous avons affaire à un moralisme de couleur stoïcienne, qu'il est aisé de reconnaître dans toute doctrine pélagienne (2); ce moralisme est ici d'autant plus

(1) HORACE. *Epist.* I, 2, 69.

(2) Saint Jérôme déjà voit dans les pélagiens des disciples de Zénon, *Epist.* 133, à Ctesiphon, PL, XXII, 1148.

venimeux qu'il est présenté par un psychologue habile, ami de la mesure et du goût, et qui abonde en conseils judicieux.

Il recommande chaudement la lecture assidue des Saintes Écritures, trouve des accents enthousiastes pour exciter à la ferveur et fait preuve d'un fin discernement des esprits, qui fait songer aux règles de saint Ignace dans son livre des Exercices (Chap. 26).

Il excelle dans l'art de trouver des formules concises, riches de doctrine et qui sont comme autant de consignes; sa manière rappelle souvent celle de l'*Imitation*. Quelques exemples valent la peine d'être mis sous les yeux du lecteur :

Nihil otio deterius (Chap. 27).
Numquam sis ex toto otiosus (*Imit*, I, 19).

Consuetudinem consuetudine exstinguere (Chap. 17).
Consuetudo consuetudine vincitur (*Imit.*, I, 21).

Finis in ipso exordio cogitandus est (Chap. 13).
Memento semper finis (*Imit.*, I, 25).

Malum, antequam crescat, exstinguere (Chap. 26).
Resiste in principio inclinationi tuae (*Imit.*, I, 11).

Cotidie inchoare te puta (chap. 27).
Omni die renovare debemus propositum nostrum (*Imit.*, I, 19).

Notons également la pensée qui deviendra classique en ascétisme et que nous retrouvons dans un sermon de saint Augustin (1) : « Nostrumque non progredi iam reverti est (chap. 27) ». Ne pas avancer c'est déjà reculer.

Nulle trace non plus du rigorisme en germe dans la doctrine de Pélage (2). Il fait nettement la distinction entre préceptes et conseils, entre la loi et ce qui est « supra legem ». Le conseil n'a aucun caractère obligatoire; mais, si librement on s'engage dans la voie des conseils, ce n'est pas une raison pour se permettre

(1) AUGUSTIN, *Sermo* CLXIX, PL, XXXVIII, 926.

(2) POURRAT, dans *La Spiritualité chrétienne*, 3e éd., I, p. 274, écrit en parlant du Pélagianisme : « La distinction entre les préceptes et les conseils se trouvait par le fait même supprimée. » Cette affirmation ne peut, semble-t-il, s'appliquer à tous les moments de l'erreur pélagienne.

une observation plus lâche des commandements. Au contraire; pousser l'obéissance jusqu'à suivre les conseils du Seigneur, c'est, sous peine d'illogisme, s'astreindre à l'obéissance élémentaire requise de tout chrétien; c'est ajouter volontairement le surérogatoire à ses obligations fondamentales; celles-ci demeurent : « Nec mutat sed addit obsequium » (chap. 10).

Tout n'est donc pas à rejeter dans les conseils de Pélage. La preuve en est que sa lettre a longtemps donné le change au point d'avoir pu être attribuée à saint Jérôme ou à saint Augustin. C'est grâce à un si haut patronage qu'elle est arrivée jusqu'à nous.

Heureusement, la mère de Démétriade, qui tenait à faire donner à sa fille une direction spirituelle complète, ne se borna pas à requérir les conseils de Pélage. Elle sollicita, nous l'avons dit plus haut, la plume exercée du grand ascète de Bethléem (1). Saint Jérôme, âgé alors de soixante-dix ans environ (2), allait bientôt publier son fameux « *Dialogus contra Pelagianos* ». Ses perspectives ascétiques étaient donc bien faites pour corriger celles de Pélage. Sa lettre à Démétriade n'est pas, il est vrai, un traité polémique, ni même un avertissement formel contre l'erreur pélagienne; mais lorsque Jérôme parle de la grâce, il la fait voir sous son vrai jour. « Qui dit grâce, dit-il, ne dit pas récompense des œuvres, mais pure largesse de Dieu. Suivant la parole de l'Apôtre, elle ne dépend ni de la volonté ni des efforts, mais de Dieu qui fait miséricorde », et il ajoute cette formule profonde, où la volonté de combattre l'idée pélagienne est transparente : « Pourtant notre vouloir nous appartient; mais cela même qui est nôtre n'est pas vraiment nôtre sans la miséricorde de Dieu » (Chap. 12).

La lettre a d'autres qualités encore que celle d'une saine orthodoxie; le ton général en est paternel; il y a plus de verve, plus d'abandon que chez Pélage. Jérôme est comme chez lui dans la famille des Probi; il se plaît à mettre en scène Proba, la

(1) JÉRÔME, *Epist. ad Demetriadem*, 130, PL, XXII, 1107-1124; *Corpus Script. Eccles.*, LVI, 175-201.

(2) « Aetas vicina iam morti ». ID., *ibid.*, chap. 7.

grave aïeule, cinglant avec les siens vers les rivages de l'Afrique et contemplant mélancoliquement du milieu des flots le spectacle tragique de Rome livrée aux flammes par les Goths : « Quae de medio mari fumantem viderat patriam » (Chap. 7).

Il n'a jamais vu les barbares; mais du fond de son exil, sa vive imagination les lui représente sous des dehors féroces : « Truces hostium vultus » (Chap. 5).

Il rappelle à la petite Démétriade que, lors de la prise de Rome, elle ne dut son salut qu'au dévouement de sa mère et de sa grand'mère.

Il a fréquenté, il y a longtemps déjà, les milieux mondains de Rome; au fil de ses souvenirs, il décrit par le menu les diverses coquetteries féminines, y ajoutant une pointe de ridicule pour en détourner Démétriade : « Quand vous étiez dans le monde, dit-il, vous vous fardiez le visage, vous vous mettiez du rouge aux lèvres; vous orniez votre chevelure et vous éleviez sur votre tête un élégant monument! Maintenant que vous avez renoncé au monde, laissez les ornements du monde! » (Chap. 7).

Si ses conseils sont moins détaillés que ceux de Pélage, il insiste plus, suivant son habitude, sur l'étude assidue et diligente des Saintes Écritures; c'est par là qu'il commence, c'est par là aussi qu'il termine : « Ama scripturas sanctas et amabit te sapientia » (Chap. 20).

Lui-même montre l'exemple; ses citations scripturaires sont tellement abondantes qu'elles forment comme la trame de sa lettre.

Peut-être le trouvons-nous un peu austère lorsqu'il requiert de la jeune vierge une gravité de matrone. C'est à peine si elle peut sourire. Jérôme, qui résiste difficilement à la tentation de citer un classique, lui donne en exemple M. Crassus qui, selon Lucilius, n'aurait ri qu'une seule fois en sa vie : « Laissez le rire aux gens du siècle; la gravité vous convient désormais : gravitas tuam personam decet! » (Chap. 13).

Pélage, par contre, a soin de tempérer cette gravité de suavité : « Mixta cum gravitate suavitas! » (Chap. 19). Aurait-il connu, avant d'écrire la sienne, la lettre de Jérôme? C'est fort possible;

voici en tout cas quelques constatations auxquelles nous amène l'analyse comparée des deux lettres et qui nous engageraient à le croire. « J'ai beaucoup écrit durant ma vie, constate Jérôme en commençant sa lettre rien pourtant n'est plus difficile que de donner les conseils que vous me demandez : nihil praesenti opere difficilius » (Chap. 1).

Le début de Pélage exprime la même idée : « Même si j'étais doué d'une intelligence supérieure et si je possédais une science étendue (comme Jérôme, sommes-nous tentés d'ajouter), je ne pourrais aborder cette matière ardue qu'avec tremblement » (Chap. 1).

« Tant que nous sommes dans cette chair fragile, écrit Jérôme, nous ne pouvons arracher complètement (1) nos mauvaises tendances » (chap. 13).

Il est curieux que Pélage reprenne exactement la même expression en la mettant au compte de la sottise humaine. « Nous critiquons les ordres du Seigneur en disant : C'est bien dur, c'est rude, nous ne pouvons faire cela. Nous sommes dans une chair fragile ! O fol aveuglement ! » (Chap. 16).

Jérôme tient à témoigner de son désintéressement : « Qu'on ne m'accuse pas d'avoir des vues intéressées, car c'est un inconnu qui écrit à une personne qu'il n'a jamais vue » (Chap. 2).

Et Pélage : « Nous ne craignons pas les mauvaises langues en osant écrire à une personne si haut placée, car nous écrivons à la demande de sa mère » (Chap. 1).

La comparaison prise de la harangue du général se retrouve chez les deux (chap. 2).

Pures coïncidences ? Peut-être; encore valent-elles la peine d'être signalées; ne seraient-elles pas comme un indice de la résistance que Pélage pressent autour de lui et du soin minutieux qu'il prend à s'enquérir des idées de l'adversaire ?

Les Probi devaient avoir quitté Carthage pour rentrer à Rome dans la « domus Pinciana », sur le Pincio actuel, lorsqu'ils

(1) Jérôme vise manifestement l' « apatheia » stoïcienne mise en honneur par les pélagiens.

reçurent les lettres de Pélage et de Jérôme (1); vers la fin de 417 un message d'Augustin leur parvint (2). C'était un troisième correspondant qui s'occupait de Démétriade. Augustin avait été en rapports avec sa famille à Carthage; il avait envoyé à l'aïeule Proba un petit traité sur la prière (3). C'est même sur ses conseils que Démétriade avait renoncé à un mariage imminent pour embrasser la virginité (4).

Un heureux hasard lui a mis récemment sous les yeux une lettre de direction spirituelle adressée à Démétriade. Cet écrit non signé n'est autre que celui de Pélage; ce qui prouve que la lettre primitive était destinée à la publicité. On en avait sans doute multiplié les exemplaires en ayant soin de n'en point révéler l'auteur; pour engager les fidèles à la lire, on y avait laissé le nom de Démétriade bien connu dans la catholicité. Voilà comment manœuvraient les pélagiens; nous saisissons ici sur le vif leur insidieuse propagande.

La lettre d'Augustin est un cri d'alarme. Il avait du reste été mis en éveil par les questions de Pinien et de Mélanie la Jeune qui, de Jérusalem où ils apprirent à connaître Pélage, avaient interrogé Augustin (5).

L'écrit pélagien, demande Augustin inquiet, est-il déjà parvenu à Démétriade ? Sait-on quel en est l'auteur ? (Chap. 14). Le saint évêque redoute par dessus tout l'infiltration hérétique dans un milieu fervent, réputé pour très orthodoxe et qui représentait une communauté chrétienne importante.

(1) Nous en trouvons des indices, *a*) dans la lettre de Pélage, chap. 23, PL, XXX, 37 : « Adhibe tibi etiam in urbe solitudinem ». Urbs ne peut désigner que Rome; *b*) dans la lettre de Jérôme, chap. 16, « Illud te pio caritatis affectu praemonendam puto, ut sancti Innocentii. ... teneas fidem »; PL, XXII, 1120. — Si Démétriade avait encore résidé en Afrique, Jérôme eût sans aucun doute fait mention de la foi d'Augustin; il avait en haute estime l'évêque d'Hippone et il n'ignorait pas ses fréquentes relations avec les Probi.

(2) AUGUSTIN, *Epist.* 188, PL, XXXIII, 848-854.

(3) AUGUSTIN, « Probae viduae diviti praescribit quomodo sit orandus Deus ». *Epist.* 130, PL, XXXIII, 494-507.

(4) AUGUSTIN, *Epist.* 188, chap. 1.

(5) Ils reçurent comme réponse avec dédicace à leur adresse le *De gratia Christi et de peccato originali*, PL, XLIV, 359.

« Domum enim vestram non parvam Christi ecclesiam deputamus » (Chap. 3). Il ne s'agit donc pas ici de quelque chrétien isolé, mais d'une famille qui attire tous les regards et dont l'attitude ne manquera pas d'influencer.

Le pape Innocent lui-même, dans un court billet à Juliana atteste la haute considération qu'il porte à cette famille d'élite (1). « Il est évident pour tous que votre immense famille religieuse est un membre de choix dans l'Église : Singulare membrum Ecclesiae. »

Dans le même billet, Innocent trouve le moyen d'insister par deux fois sur la gratuité de la grâce; ce qui prouve qu'il voyait le danger.

Augustin insiste plus longuement. En quelques traits lumineux, il résume l'erreur pélagienne : « Nos vertus découlent de notre nature; Dieu nous a ainsi créés. Le secours divin se borne à éclairer notre intelligence; il ne consiste pas à nous faire aimer ce que nous avons reconnu devoir faire. Nous pouvons nous-mêmes avoir une volonté bien disposée » (Chap. 3).

Le sens chrétien de l'évêque d'Hippone relève avec dextérité les formules équivoques. « L'auteur de la lettre semble parler d'un secours divin; expression mal définie qui peut se borner à la nature reçue ou à l'illumination de l'intelligence ou à la rémission des péchés. Mais s'agit-il vraiment d'un secours pour la volonté ? Essayez, demande-t-il à Juliana, de trouver une expression nette désignant la grâce dans ce dernier sens; si vous la trouvez, veuillez, je vous prie, nous la signaler. Nous désirons ardemment trouver une affirmation expresse de la grâce dans les écrits de ces gens-là, qui se font lire par un très grand nombre à cause de leur mordant et de leur faconde. Jusqu'ici vaines ont été nos recherches. »

Puis, il détache de la lettre de Pélage (Chap. 12 et 13), le passage le plus manifestement contraire à la saine orthodoxie. Parlant des vertus, le moine déclare que la vierge peut s'en glorifier puisque ces vertus ne peuvent provenir que d'elle-même

(1) INNOCENT, *epist.* 15, PL, XX, 518.

et ne se trouver qu'en elle. Cette affirmation audacieuse, la foi éclairée d'Augustin ne peut la supporter : « Si la vierge accepte cela, elle croira que la sainteté vient d'elle-même et non de Dieu » (Chap. 4).

« Nous avons cru bien faire », ajoute-t-il, « en détachant ces quelques mots qui peuvent facilement être compris de tous, afin que, non seulement vous et votre fille, mais même jusqu'au dernier de vos serviteurs puisse garder la vraie foi » (Chap. 10).

Ce souci de l'âme des humbles est bien touchant et n'est pas pour nous surprendre chez l'auteur du « *De catechizandis rudibus* ».

Non content de combattre l'erreur, Augustin met au point le dogme de la grâce, renfermant dans des formules brèves, aisées à retenir, l'idée chrétienne fondamentale : Dieu est l'auteur de tout bien : « Deus a quo (virgo) habet omnia bona quibus est bona » (Chap. 9).

L'amour même du bien a comme principe une inspiration de Dieu : « Ut amando agamus quod discendo iam scimus » (Chap. 8).

Le saint docteur se montre anxieux de connaître les sentiments de Démétriade à la lecture de la lettre de Pélage : « Nous pensons bien que, si Démétriade a recu cette lettre, elle aura dû, grâce à son éducation chrétienne, se frapper la poitrine et refuser de s'attribuer une gloire qui n'est due qu'à Dieu. Faites-nous savoir quelle a été son attitude et si elle n'a pas trompé notre attente » (Chap. 9).

Croire que notre sainteté vient de nous est une ingratitude monstrueuse envers Dieu. On sent à quel point Augustin est convaincu de la pauvreté native du cœur humain; de nous-mêmes nous n'avons aucune richesse spirituelle, nous portons dans des vases fragiles le trésor de Dieu; l'attitude d'âme du chrétien doit être l'action de grâces : « In omnibus gratias agite ». (Chap. 7).

S'il est avéré que seules les grandes vérités dogmatiques donnent à l'âme désireuse de sainteté l'inébranlable fondement de sa vie spirituelle, nous pouvons croire que, plus que les autres,

saint Augustin a contribué à la formation ascétique de Démétriade. Dans l'écrit de Pélage, celle-ci aura pu trouver des « recettes », pour alimenter son effort personnel dans la poursuite de la sainteté; grâce à Jérôme, elle aura pris goût aux divines Écritures; saint Augustin lui donne davantage en lui offrant la manne substantielle de la doctrine; il lui révèle l'intelligence bienfaisante du don de Dieu qui épanouira son âme à la vertu d'en haut, loin de la resserrer par une stérile contemplation d'elle-même.

La liste des correspondants de Démétriade ne se ferme pas encore sur le nom d'Augustin. Aux quatre écrivains qui viennent d'être cités, Pélage, Jérôme, Innocent et Augustin, vient s'ajouter un cinquième, dont malheureusement le nom n'a pas été conservé; c'est ce qui nous excusera de développer moins longuement ce qui regarde ce nouveau personnage : saint Léon, saint Prosper ou un troisième, irréductiblement anonyme ? Les raisons apportées pour Léon comme pour Prosper n'entraînent nullement conviction, mais le contenu de la lettre est d'une latinité au moins aussi pure que celle de Pélage et surtout d'une doctrine spirituelle irréprochable qui rappelle Augustin. L'humilité chrétienne y est au premier plan, à tel point que la lettre a pris pour titre : « Epistola ad Demetriadem virginem seu tractatus de humilitate » (1).

Cet opuscule a-t-il été écrit réellement pour Démétriade ou ne faut-il voir dans son allure épistolaire qu'un simple artifice littéraire ? Faute de documents, nous ne pouvons en décider.

Son contenu est en tout cas très riche; il nous met d'emblée en présence du pur surnaturel, autrement profond que le moralisme stoïcien; aussi, son premier éditeur critique y voit-il avec raison un précieux antidote contre la fausse spiritualité pélagienne (2).

La grâce nous y est présentée comme une « vie ». Cette nouvelle

(1) PL, LV, 161-180. HURTER, *Opusc. sel. SS. P.P.*, III, p. 175-216.

(2) QUESNEL, *Dissertationes in S. Leonis Magni opera; Dissert.* 4, PL, LV, 424.

vie exige une naissance nouvelle; nés tous pécheurs en Adam, il nous faut tous renaître dans le Christ : notre renaissance est une seconde création, détachant notre chair du péché pour la convertir au corps du Christ : « Fit nova creatura de veteri et in corpus Christi convertitur caro peccati » (Chap. 11).

Le nouveau principe de vie pénètre la moelle de notre action, si bien que lui soustraire un acte prétendu salutaire serait un non-sens; le surnaturel ne peut s'accepter à demi : « Confessio gratiae, quae tota repellitur nisi tota suscipitur » (Chap. 7).

Nous trouvons même au chap. 24 une petite phrase grosse de doctrine; elle annonce déjà la belle pensée de saint Thomas : la grâce est le commencement de la gloire. « Dans le ciel, nous dit-on, Dieu sera tout en tous; ici-bas il ne peut en être autrement et toute vertu doit venir de lui ».

Par la grâce, l'union à Dieu est très intime; le chrétien est en quelque sorte possédé de l'Esprit-Saint, son cœur vibre aux moindres impulsions d'en haut : « Implet igitur Spiritus Sanctus organum suum, et tamquam fila chordarum tangit digitus Dei corda sanctorum » (Chap. 23).

Après avoir parcouru tout le dossier de cet incident de la lutte antipélagienne, provoqué par la « conversion » de la vierge romaine, une question se pose naturellement sur nos lèvres : qu'advint-il de la jeune Démétriade ?

On montre aujourd'hui aux portes de Rome, le long de la Via Latina auprès des ruines de l'aqueduc de Claude, les vieux restes d'une basilique dédiée à saint Étienne. Le « Liber Pontificalis » nous permet de l'identifier; elle fut érigée au temps du pape saint Léon par les soins de Démétriade :

« Huius temporibus (Leonis) fecit Demetria ancilla Dei basilicam sancto Stephano via latina, miliario III, in praedio suo » (1).

Une inscription retrouvée dans la basilique nous montre que la vierge est restée jusqu'à sa mort fidèle à la foi romaine. Car c'est au moment de quitter ce monde qu'elle fit demander au

(1) *Liber Pontificalis*, édit. DUCHESNE, Paris, 1886, t. 1, p. 238.

pape de vouloir bien faire construire une église dans son domaine.

« Cum mundum linquens Demetrias Amnia Virgo
« Clauderet extremum non moritura diem
« Haec tibi papa Leo votorum extrema suorum
« Tradidit ut sacrae surgeret aula Domus (1). »

Ce seul témoin excepté, l'histoire reste muette sur la vie de Démétriade. Mais il suffit à nous faire croire que l'autorité de Jérôme, d'Innocent, de l'anonyme, et surtout d'Augustin l'empêchèrent de suivre la pédagogie naturaliste et anti-chrétienne du stoïcisme pélagien et que, parmi les fidèles de Rome, sa mémoire est à bon droit restée longtemps en vénération.

L'Église elle-même perpétue son souvenir lorsque, le 11 avril, elle célèbre l'office de saint Léon le Grand (2). Ainsi, tandis que l'illustre nom des Anicii est depuis des siècles tombé dans l'oubli, le nom de Démétriade se retrouve chaque année sur les lèvres des prêtres; attention délicate de la Providence qui se plaît à exalter les humbles.

M. GONSETTE, S. I.

(1) ID., *ibid.*, p. 531.

(2) « Cujus suasu Demetria, pia femina, sancti Stephani ecclesiam **construxit in suo fundo via Latina, tertio ab Urbe milliario** ». **Office de** saint Léon, 11 avril, second nocturne, 6e leçon.